



HAL
open science

Robert Desnos, “ L’éléphant qui n’a qu’une patte ”,
Destinée arbitraire

Émilie Frémond

► To cite this version:

Émilie Frémond. Robert Desnos, “ L’éléphant qui n’a qu’une patte ”, Destinée arbitraire. Milland-Bove (Bénédicte), Sorel (Marie). La littérature de jeunesse par ses textes, Presses de la Sorbonne Nouvelle, pp.93-97, 2020. hal-03624904

HAL Id: hal-03624904

<https://hal.science/hal-03624904>

Submitted on 30 Mar 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Étape 1 : Repères

Si le surréalisme a tôt fait de l'enfance un pôle magnétique dont il s'agissait de retrouver le chemin, Robert Desnos est pourtant l'un des rares poètes surréalistes, après sa sortie du groupe, à avoir fait l'expérience d'une poésie conçue pour les enfants. Tandis qu'André Breton et les artistes du groupe s'émerveillent devant les gravures de la littérature de jeunesse du XIX^e siècle et veulent faire de l'enfant, à l'égal du fou, le héros d'une civilisation nouvelle, Robert Desnos préfère, aux positions de principe, les gages de fidélité sonnants et trébuchants. L'auteur des *Trente Chantefables pour les enfants sages à chanter sur n'importe quel air*, qui sera publié en 1944, s'est en effet d'abord exercé dans la sphère privée, en offrant aux enfants d'amis entre tous précieux — Lise et Paul Deharme — au lieu de quelques contes, quelques œuvres de circonstance : pour Tristan, une collection d'animaux, pour Hyacinthe, un herbier. *La Ménagerie de Tristan* et *Le Parterre d'Hyacinthe*, tous deux richement illustrés, constituent ainsi des livres-objets qui empruntent au recueil de fables, au bestiaire et à la leçon de choses et poursuivent, sur un autre plan, la révolution surréaliste.

L'éléphant qui n'a qu'une patte

L'éléphant qui n'a qu'une patte
A dit à Ponce Pilate
Vous êtes bien heureux d'avoir deux mains
Ça doit vous consoler d'être Consul romain.

- 5 Tandis que moi sans canne et sans jambe en bois
Je suis comme un héron et jamais je ne cours et jamais je ne bois
Et je ne parle pas des soins qu'il me faut prendre
Pour monter l'escalier qui conduit à ma chambre.

- 10 J'aimerais tant laver mes mains avec un savon rose
Avec du Palmolive avec du Cadum
Car il faut être propre et ne puis me laver
Et j'ai l'air ridicule debout sur le pavé.

- 15 Je n'ai pour consoler cette tristesse affreuse
Que ma trompe pareille aux tuyaux d'incendie
Et si je mets le pied dans le plat
Il y reste et l'on peut le manger à la sauce poulette.

- 20 Plaignez, Ponce Pilate, plaignez cette misère
Il n'y en a pas de plus grande sur terre
Vous êtes bien heureux de laver vos deux mains
Ça doit vous consoler d'être Consul romain.

Étape 2 : Enjeux

Composé de six poèmes restés inédits jusqu'en 1975, date de publication de *Destinée arbitraire*, *La Ménagerie de Tristan* s'inscrit au croisement de genres que tous, il déjoue. Du **bestiaire**, le recueil ne conserve qu'une collection d'animaux sans prétention, universelle ou **allégorique** : figures déclassées comme « le chat qui ne ressemble à rien » ou burlesques comme « l'araignée à moustaches ». De la fable, quelques poèmes à peine conservent la narrativité. Loin de proposer comme La Fontaine quelques fables animalières destinées à l'éducation du Dauphin, Desnos offre plutôt à l'enfant une panoplie d'animaux miniatures (le mot « ménagerie » désigne à la fois un parc zoologique, mais aussi une collection de jouets) qui sont autant d'occasions d'apprendre à jouer — avec les mots, les représentations et les valeurs — et illustre d'une manière originale la **double destination** de la littérature de jeunesse. Le livre offert à l'enfant fonctionne à l'égard des parents — amis et bienfaiteurs du poète — comme un contre-don et entérine une série de valeurs communes.

Dernier poème du recueil, composé de quatrains qui hésitent entre vers libres et vers réguliers, rimes suivies et rimes orphelines, « L'éléphant qui n'a qu'une patte » opère, conformément à la poétique surréaliste, la rencontre fortuite d'un animal exotique et d'un personnage biblique¹ pour proposer, à la faveur d'une scène burlesque, une parodie de moralité.

Comment ce texte réussit-il, en jouant à la fois sur une culture savante et une culture populaire à initier son futur lecteur, plutôt qu'à la propreté, à une hygiène de l'humour ?

Étape 3 : Pistes de lecture

Des animots pour Tristan

C'est bien un jeu d'homophonie [« Pilate »/ « patte »] ; [« Consul »/ « consoler »] ; [« romain/main »] qui semble être au fondement du poème et justifier la rencontre d'un éléphant infirme — version dégradée du fringant Babar inventé un an plus tôt par Jean de Brunhoff — avec l'une des plus célèbres figures de l'histoire chrétienne, Ponce Pilate, tenu pour responsable de la mort du Christ et devenu le symbole de l'indécision politique. Moins arbitraire qu'il n'y paraît, l'éléphant pourrait bien être issu de l'association Babar/Barabbas, le criminel libéré par Ponce Pilate au détriment de Jésus. Si « l'éléphant qui n'a qu'une patte », parent pauvre du « mouton à cinq pattes », témoigne d'une volonté d'inventer de nouvelles espèces lexicales, la **remotivation** du sens littéral des **expressions lexicalisées** (« se laver les mains », « mettre les pieds dans le plat ») participe d'un même effort de dépaysement. C'est pourquoi les représentations habituelles de l'animal (solidité, gigantisme, majesté) se voient renversées, l'éléphant étant réduit à un héron, ses organes à une lance d'incendie ou à une spécialité tripière.

Pastiches et collages pour les grands

Quoique la nature essentiellement dialogique du poème, le discours d'éloge adressé par l'éléphant au consul et l'anthropomorphisation de l'animal puissent rappeler les traits de la fable, c'est plutôt la réécriture **burlesque** d'une **tirade romantique** qui domine ici puisque dix-huit parmi les vingt vers que compte le poème sont consacrés au discours de l'éléphant. Héros poursuivi par le sort (le **pathétique** étant renforcé par la triple anaphore « sans canne et sans jambe en bois » v. 5, « jamais je ne cours, jamais je ne bois » v. 6, « plaignez [...] plaignez cette misère » v. 17), l'animal bancal devient une figure de martyr burlesque qui cherche moins

¹ Les surréalistes repirent à leur compte la célèbre phrase de Lautréamont : « beau comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ».

à laver le péché du monde qu'à se laver les mains, « car il faut être propre », la rhétorique publicitaire ayant ici remplacé la rhétorique religieuse : « J'aimerais tant laver mes mains avec un savon rose/Avec du Palmolive avec du Cadum ». L'éléphant ne parle plus comme les animaux de la fable, mais comme les consommateurs de la réclame.

Le renversement parodique d'un épisode biblique

Comme Desnos l'observe lui-même dans la Postface de *Fortunes* (1942), l'une des caractéristiques des poèmes écrits pendant les années trente est sans doute la « recherche d'un langage familier et lyrique », et la « tendance, sinon [l]a manie, aux moralités ». Partir de la célèbre scène rapportée dans les Évangiles à l'origine de la mort du Christ pour n'en garder qu'une expression (« se laver les mains ») et en effacer autant la dimension religieuse que la portée morale revient pourtant à suspendre tout **discours axiologique**.

Les Évangiles rapportent que Ponce Pilate, convaincu de l'innocence de Jésus, accepta pourtant de le sacrifier à la foule qui en réclamait le sang : « Pilate prit de l'eau et se lava les mains en présence de la foule, en disant : "Je suis innocent de ce sang. C'est votre affaire !" » (*Mt*, 27 : 24). L'expression, déjà attestée en moyen français et qui signifie : « Dégager sa responsabilité d'une affaire pour ne pas en subir les suites » (*TLF*) s'était donc largement laïcisée avant que Desnos ne s'en empare. De responsabilité, il n'est évidemment plus question quand l'« affaire » se réduit aux actes les plus prosaïques, qui rappellent le quotidien de l'enfant : se laver les mains avec du savon (v. 9, 10) ou monter dans sa chambre (v. 8). Quant à Ponce Pilate, il devient l'heureux possesseur de « deux mains » aux yeux de l'éléphant qui en est tout aussi dépourvu que de pattes. Par un renversement **parodique**, la figure du mauvais consul incapable de trancher entre conscience morale et paix civile devient un élu (« Vous êtes bien heureux d'avoir deux mains » v. 3) et un modèle de béatitude (« Vous êtes bien heureux de *laver* vos deux mains » v. 19). Quoique Desnos sépare l'adverbe (« bien ») de l'adjectif (« heureux»), le contexte fait entendre le souvenir des « bienheureux », décrits par Jésus dans le « Sermon sur la montagne » : « Heureux les pauvres de cœur : le Royaume des cieux leur est ouvert/ [...] Heureux ceux qui pleurent : ils seront consolés » (*Mt*, 5). Or, la consolation présente à travers les trois occurrences du verbe « consoler » — essentiellement motivées par l'homophonie avec le mot « consul » aux vers 4 et 20 — constitue un autre emprunt à la doctrine chrétienne. Si être consolé, c'est « partager l'espérance messianique », autrement dit voir ses malheurs compensés par la foi dans la venue du messie, on conçoit ce qu'il peut y avoir de **polémique** dans le fait que Ponce Pilate, souvent jugé responsable de la mort du Christ, soit amené à « [se] consoler d'être Consul romain », par le souvenir même que la langue en a conservé : pouvoir se laver les mains. La dimension polémique se double d'ailleurs d'une dimension comique avec l'introduction de l'adjectif numéral (« Vous êtes bien heureux d'avoir *deux* mains ») qui transforme l'ordinaire en signe d'élection.

Que l'on considère le récit du Nouveau Testament ou les usages de la langue, il est bien question d'avoir du sang sur les mains (dût-il être figuré) et de chercher à fuir les conséquences de ses actes. Or, le parallèle établi par Desnos entre la patte de l'éléphant et les mains du consul (les premiers vers font rimer « Pilate » avec « patte ») annihile toute possibilité pour la main de devenir le symbole de l'action politique et confine à l'absurde avec la surenchère de l'éléphant : la terrible « misère » ce n'est pas seulement de n'avoir qu'une patte — quand d'autres en ont quatre — mais surtout de ne pouvoir se laver les mains, comme y invitent non seulement les règles d'hygiène qu'on apprend aux jeunes enfants, mais aussi la réclame, nouvelle promesse de bonheur éternel. Ce que la logique imposait doublement et dispensait donc de signaler (pour celui qui *n'a qu'une patte*, il est sans doute aussi difficile d'avoir une main que d'en avoir deux, quand bien même il aurait toutes ses pattes), Desnos choisit au contraire d'y insister pour moquer à la fois l'éloge bourgeois de la propreté et renverser les rôles établis une fois pour

toutes par l'histoire religieuse. Refusant la leçon de morale, Desnos invite son lecteur, en reprenant la longue tradition du *nonsense*, à user des mots, des représentations et des valeurs en toute liberté, sans crainte de marier la carpe et le lapin, et qui sait, la pierre ponce (qui sert à fabriquer le savon) et Ponce Pilate. Les **moralités** pour lesquelles Desnos avouait son goût inné ressemblent peut-être donc davantage à ce genre théâtral dont les auteurs du moyen âge et de la Renaissance firent un usage **satirique**, si l'on considère ce que le discours de l'éléphant a de théâtral.

Robert Benayoun, qui compta parmi les derniers membres du surréalisme, remarquait dans son histoire du *nonsense* combien les histoires d'éléphant y étaient légion et s'interrogeait : « Pourquoi les éléphants ? La réponse est bien simple. Il n'y a rien de plus gros qu'un éléphant : plus l'éléphant est gros, plus grosse est la plaisanterie »². Et l'auteur de rappeler la « Chanson du Jardinier fou » de Lewis Carroll dans *Sylvie et Bruno* (1889) qui débute ainsi :

Il crut voir un Éléphant
Qui jouait du fifre :
Regardant de plus près,
Il comprit que c'était
Une lettre de son épouse.

4. Ouvertures et prolongements

- Manuscrit original du livre-objet *La Ménagerie de Tristan* sur le site de la BLJC : <http://bljd.sorbonne.fr/ark:/naan/a011448620706PEMC1p/0183156442>, consulté le 2/03/20

- Katharine Conley et Marie-Claire Dumas éd., *Robert Desnos pour l'an 2000*, « Les Cahiers de la NRF », Gallimard, 2000, en particulier Daniel Lançon, « Robert Desnos dans les manuels scolaires : (mé)connaissance et enjeux » p. 329-343 et Valéry Hugotte, « Comme dans une image enfantine », p. 208-219

- DVD *En sortant de l'école. Saison 2 Robert Desnos*, 2014 Tant mieux prod./ Bayard Jeunesse animation (13 poèmes mis en images par 13 jeunes réalisateurs).

- Florence Gaiotti éd., *Présences animales dans les mondes de l'enfance, Cahiers Robinson*, n° 34, 2013

- Jacques Roman, *Tout bêtement*, Genève, La Joie de lire, 2012

² Robert Benayoun, *Les Dingues du nonsense : de Lewis Carroll à Woody Allen*, Balland, 1984, p. 310 et 102.